

# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

or



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ



LES PARVENUS

D'AUJOURD'HUI,

OU

LE VÉRITABLE AMI,

*Comédie en 3 actes et en prose.*



THE  
JOURNAL  
OF  
THE  
AMERICAN  
MUSEUM OF  
NATURAL HISTORY  
NEW YORK



# LES PARVENUS

D'AUJOURD'HUI,

OU

LE VÉRITABLE AMI;

*Comédie en 3 actes et en prose,*

PAR LE CITOYEN TRIAL-LATOURL,

REPRÉSENTÉE pour la première fois sur le  
Théâtre du Havre en 1796.

---

Si, comme on l'a dit, la Comédie est le miroir de la  
Société, il faut convenir que, par fois, il s'y rencontre de  
vilains visages.

---



AU HAVRE,

DE L'IMPRIMERIE DE STANISLAS FAURE.

---

1797.

---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

MM.

DORIVAL.

LAURAIN.

St-CLAIR, ami de Dorival.

REINAL.

SOPHIE, fille de Dorival.

M.<sup>de</sup> ROCHE.

FAROLLET, Parvenu.

ROCHE.

SILVIO père, Parvenu.

A. VERTEUIL.

SILVIO fils, Parvenu.

St.-FIRMIN.

FRONTIN, domestique de }  
(Dorival.) }

GABRIEL.

LISETTE, suivante.

M.<sup>de</sup> VERTEUIL.

*La Scène se passe dans une maison de campagne  
de Dorival, à 3 lieues de Paris.*

---



LES PARVENUS D'AUJOURD'HUI,  
COMÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un salon de compagnie ;  
à gauche un cabinet ; à droite une table , sur  
laquelle se trouve un livre.*

---

SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN.

**V**OILA mon maître parti. Comme nos dames  
seront attrappées quand elles le sauront ! .... En  
attendant qu'elles soient levées, que faire ? la be-  
sogne n'est pas grande ici ; je n'ai qu'un homme  
à servir, et cet homme est toujours content. Si  
je lisois pour passer le tems ! .... Oui, j'ai tou-  
jours aimé la lecture, et voici précisément un  
livre fort à propos.

*( Il s'approche de la table , près de laquelle il  
s'assied ; il prend le livre qui est dessus , et lit  
haut. )*

TRAITÉ DE LA VRAIE AMITIÉ, CHAP. 6. Ce  
sont des vers ; des vers sur l'amitié ! ... voyons ce  
qu'on en dit :

- « Les amis d'à-présent ,
- » Sont comme le melon ,
- » Il en faut tâter cent ,
- » Pour en trouver un bon. »

Voilà, par exemple, une bien grande vérité ! *( il  
se lève )* Et cependant on n'a jamais tant parlé

d'amitié que dans ce maudit siècle. A chaque pas, vous rencontrez des gens qui vous embrassent, qui vous serrent, qui vous font mille protestations, mille offres de service ; ils sont vos amis, disent-ils, et en tems et lieu ils vous en donneront des preuves. Mais c'est pour rire ; essayez d'être dans le malheur, ayez besoin de quelqu'un, vous ne rencontrez plus personne. Le monde est ainsi fait. Vous, Potentats et Législateurs de tous les pays ! faites des lois nouvelles tant qu'il vous plaira, permis à vous, mais pour des hommes nouveaux, oh, parbleu ! je vous en défie. (*après une courte pause*) Il est pourtant encore quelques-unes de ces belles ames pour qui l'amitié n'est point un vain mot. Mon maître, par exemple, est de ce nombre. Rien n'égale celle qu'il a pour le fils d'un de ses amis mort dans ces derniers tems. Le voilà qui part pour aller à sa rencontre. Cet intéressant jeune-homme vient, je crois, de l'armée de la Vendée : il ignore encore ses malheurs, mais en les apprenant, il apprendra aussi qu'il lui reste encore un bon et véritable ami, qui lui procurera le calme et le bonheur sur lesquels il ne comptoit, sans-doute, plus.

## SCÈNE II.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Comment diable, déjà levée.

LISETTE.

Oui, dis-moi, M. Dorival est-il parti ?

FRONTIN.

Bah ! il est déjà bien loin.

LISETTE.

Monsieur badine, sans-doute ?



F R O N T I N.

Non, ma parole.

L I S E T T E.

Et tu ne nous as pas averties ?

F R O N T I N.

Moi ? Non, le maître l'avoit défendu.

L I S E T T E.

Eh, mon Dieu ! Nous qui voulions être de la partie ! . . . . .

F R O N T I N.

C'est précisément pour cela ; il s'en étoit douté, il a voulu partir seul pour revenir plus vite.

L I S E T T E.

Oh ! tu seras grondé, ne t'embarrasse pas, je vais le dire à ma maîtresse. (*Elle sort.*)

F R O N T I N.

Lisette ! écoute, écoute . . . . . Le Diable emporte, comme elle va ! . . . . C'est une bonne petite fille que cette Lisette, elle est d'une attache ! d'une gentillesse ! . . . Je lui crois un excellent cœur. Si jamais l'envie de me marier me prend, je crois qu'elle seroit assez mon fait.

L I S E T T E (*accourant.*)

Frontin !

F R O N T I N.

Qu'est-ce ?

L I S E T T E.

Monsieur Farollet qui entre.

F R O N T I N.

Lui ! Et que diable vient-il faire ici si matin ?

L I S E T T E.

Ma foi, je l'ignore ; peut-être a-t-il quelque grande nouvelle à nous apprendre.

F R O N T I N.

Bah ! des nouvelles , dis-lui qu'il n'y a personne.

L I S E T T E.

Tiens , le voilà.

## S C E N E   I I I.

F R O N T I N , L I S E T T E , F A R O L L E T.

F A R O L L E T.

*( Ce personnage a tournure gauche , et costume recherché )*

*( A Frontin )* Ma foi , mon cher , j'ai crevé mon cheval à la porte ; c'est cent louis que je perds aujourd'hui , c'est une bagatelle. *( Appercivant Lisette )* Ben jour , aimable Lisette de mon cœur , je vous vois toujours avec plaisir.

F R O N T I N.

Nous de même , monsieur Farollet. *( Lisette sort , Farollet la suit de l'oeil. )*

F A R O L L E T.

Je n'en doute pas.... Qu'a donc Lisette ? elle sort sans mot dire.

F R O N T I N.

Des affaires , sans doute.

F A R O L L E T.

Ah ! j'entends ; elle boude. Vous étiez tout-à-l'heure ici dans un doux entretien ; je vous ai dérangé ; d'honneur , j'en suis au désespoir.

F R O N T I N.

Monsieur , vous vous trompez : Lisette est sage , et moi je suis honnête homme.

F A R O L L E T.



F A R O L L E T.

Bien entendu. (*A part.*) Ne choquons point un homme dont j'ai si grand besoin. (*Haut.*) Monsieur Dorival, que fait-il? est-il toujours au logis, à son ordinaire?

F R O N T I N.

Non, monsieur, il est sorti, ce matin, de bonne heure.

F A R O L L E T.

Rentrera-t-il aujourd'hui, que tu sache?

F R O N T I N.

Je pense qu'oui; il n'est pas allé bien loin.

F A R O L L E T.

En ce cas, je reste; je passerai la journée ici; je veux absolument le voir aujourd'hui, j'ai là certaine affaire qu'il faut que je lui communique, et dont le succès dépend de lui.

F R O N T I N.

Si mon maître peut vous être utile, comptez d'avance sur une entière réussite; je le connois, il n'a pas de plus grand plaisir que celui de rendre service.

F A R O L L E T.

Oui, je sais qu'il est obligeant, serviable à tout le monde, et, quoique je ne vienne ici qu'à titre de voisin, je compte sur lui. (*A part.*) Et pourquoi me refuseroit-il?

F R O N T I N.

Soyez tranquille; il fera pour vous, j'en suis sûr, ce qu'il fait journellement pour ses amis.

F A R O L L E T.

Il paroît qu'il en a beaucoup, car quand nous sommes ensemble, il ne me parle que d'eux.

B

FRONTIN.

Il n'en manque pas ; bien mieux , il les sert : en cela , différent de bien d'autres , qui ne connoissent pour tels , que ceux qui n'ont pas besoin d'eux.

FAROLLET.

Je suis , moi , d'avis différent ; je n'ai pas un ami , ni n'en veux point faire : je te dirai plus , je n'ai jamais eu d'amitié pour personne.

FRONTIN.

Comment , monsieur ! l'amitié , cette douce amitié , cette passion des belles âmes , n'est jamais entrée dans la vôtre ?

FAROLLET.

Jamais.

FRONTIN.

Je vous plains.

FAROLLET.

C'est à tort. Mon ami , vivons pour nous , chassons , chassons bien loin ces imposteurs , ces doucereux qu'on nomme amis ; s'ils sont riches , tant mieux pour eux ; s'ils ne le sont point , qu'ils travaillent , ou qu'ils aillent au diable.

FRONTIN.

Mais , monsieur , il est pourtant des gens. . . .  
Les malheureux , par exemple ? . . .

FAROLLET.

On ne l'est jamais que par sa faute , qu'ils s'arrangent.

FRONTIN.

Mais , quand on peut les aider , les secourir à peu de frais , pourquoi ne pas le faire ?

FAROLLET.

Rien.



FRONTIN.

Et, si vous étiez malheureux, vous, monsieur ne seriez-vous pas bien aise? .....

FAROLLET.

Ah ! c'est différent. Mais, je n'ai besoin de personne.

FRONTIN, (à part.)

Egoïste, cœur dur. (*haut*) Ah ça, monsieur, puisque c'est ainsi, parlons d'autre chose ; car sur ce point, votre façon de penser n'est pas la mienne, je vous le dis franchement.

FAROLLET.

Je m'en apperçois ; mais en ceci comme en toute autre chose, liberté, *libertas*. Je ne t'en veux pas pour cela ; au contraire, mon cher Frontin, j'ai pour toi une estime toute particulière. Je ne sais, mais, depuis que je fréquente ici, chaque fois que j'y viens, je me sens attiré vers toi par une espèce de sympathie indéfinissable. Ta franchise me plaît ; je te crois honnête homme dans toute la force du terme.

FRONTIN.

Monsieur ! .... En vérité vous êtes bien bon.

FAROLLET.

Oui, et ce qui me fait te juger tel, c'est que dans ces derniers tems, où tant de valets sont devenus maîtres, tu es constamment resté, toi, dans ton état de domesticité !

FRONTIN.

J'y resterai encore, s'il plaît à Dieu ; je sers un si bon maître.

FAROLLET.

Il n'en sera rien ; je veux, moi, t'en tirer.

FRONTIN.

Vous, monsieur ? et comment, je vous prie ?

FAROLLET.

Rien de plus aisé ! mais , d'abord, puis-je compter sur ta discrétion ?

FRONTIN.

Je n'ai jamais trahi un secret confié, demandez à mon maître si je suis bavard.

FAROLLET.

Oui, il m'a souvent fait ton éloge : en ce cas, sois assuré de ma reconnaissance. (*à part*) Mais, que vais-je faire ? ce valet peut me trahir ! .... Mais aussi il a la confiance de son maître, et il peut me servir ! .... Hasardons : nous sommes seuls ici ; en cas d'indiscrétion de sa part, j'en serai quitte par tout désavouer, c'est tout simple. (*haut*) Ce que j'ai à te compter, mon cher Frontin, est de la plus grande importance ; et je serois au désespoir que quelqu'autre que toi l'entendît. N'y a-t-il pas quelque femme cachée dans ce cabinet ? (*il va écouter*) Je crains beaucoup ce sexe, à cause de son indiscrétion.

FRONTIN.

Il peut se faire, en effet, monsieur, que ce que vous allez me dire soit de la plus grande importance, mais quel est votre but, en vous confiant à moi, puis-je vous être utile ?

FAROLLET.

Oui, mon ami, très-fort.

FRONTIN.

Moi, monsieur ? allons, vous voulez rire. Que diable pouvez-vous attendre d'un homme comme moi ?



F A R O L L E T.

Ce trait achève de te gagner entièrement ma confiance. Oui, Frontin, tu peux m'être d'un grand secours, écoute moi bien et sois discret sur-tout.

(*Il regarde par-tout dans le fond.*)

F R O N T I N, (*à part.*)

Voilà bien du mystère ! (*riant*) C'est sans-doute quelque secret d'état que je vais apprendre ! écou-tons.

F A R O L L E T.

Avant que de venir au fait, il est bon de te dire... Mais, non, ... Oui, il faut que tu sache que je n'ai pas toujours été riche comme je suis. La révolution, qui a ruiné tant de gens, m'a fait du bien à moi, que veux-tu ? il falloit bien qu'elle en fît à quelqu'un ?

F R O N T I N.

C'est juste.

F A R O L L E T.

J'étois, comme toi, domestique, à Paris, chez un bien digne maître; il s'appelloit M. de Saint-Clair. Il n'avoit qu'un défaut impardonnable alors (c'étoit le règne de la terreur); il étoit riche. On le mit dedans rapport à cela. Deux jours avant son arrestation, comme il avoit beaucoup de confiance en moi, le cher homme ! il me dit, Lafleur ! (c'étoit mon nom alors). J'ai là un coffre qui renferme ma fortune et celle de mon fils, cachons le, afin que les méchans ne se servent point de ce prétexte pour me faire périr. Je fis un trou en terre, et nous mîmes le coffre dedans. Huit jours après, le diable me tenta, et sur une invitation du gouvernement d'alors, je fus, moi-même, dénoncer ce trésor enfoui, et pour prix de mon zèle, on m'en accorda la moitié ! Que faire de cette somme ? Je me mis agioteur. Un

jour, j'étois marchand d'argent; le lendemain, c'étoit du papier qu'il me falloit, et puis du café, et puis du sucre, et puis du coton de Topinambourg, ou de Fernambourg, n'importe; bref, après avoir bien vendu, bien acheté, bien agioté, bien brocanté, je suis devenu millionnaire.

FRONTIN.

Grand bien vous fasse; cela s'appelle faire une fortune rapide. Mais, monsieur, ce maître chez qui vous serviez, qu'est-il devenu?

FAROLLET.

Ma foi, mon cher, je n'en sais rien. Il est peut-être mort comme les autres; tant il y a que je n'en ai plus entendu parler.

FRONTIN.

En ce cas, la conscience? ....

FAROLLET.

Tu te trompe; je suis très-bien avec la mienne, je n'ai point de remords, et s'il m'en survenoit, avec le son de mes écus, je les dissiperois comme un essain de mouches.

FRONTIN, (à part.)

Qu'entends-je? .... (*haut*) Eh bien, monsieur, j'ai fait, moi, différemment que vous. J'étois aussi à Paris avec mon maître du tems de la terreur. Lorsque je vis le train que prenoient les affaires, je fus le trouver, et lors, avec ma franchise ordinaire; monsieur, lui dis-je, partons, il ne fait pas bon ici pour vous, on y fait la guerre aux honnêtes gens. Poltron! me dit-il, qu'ais-je à craindre? Ne vais-je pas à ma section? n'ai-je pas rempli mon devoir de citoyen en montant mes gardes, en payant, au-delà, les contributions patriotiques qu'on m'a demandées? et, en obéissant aux lois de mon pays, que peut-il m'arriver? Jo



sais tout cela , lui répondis-je ; mais , partons toujours , croyez - moi. Ensuite , sans attendre sa réponse , je mis les chevaux à la voiture , et nous partîmes. Il étoit tems ; deux jours après , nous apprîmes qu'on étoit venu pour l'arrêter. S'il m'eût résisté , je l'aurois enlevé de force ; je l'aurois mis sur mon cou , et l'aurois , je crois , porté au bout du monde , pour le soustraire à la barbarie des monstres qui gouvernoient alors.

F A R O L L E T.

Voilà qui est bien , très-bien. Mais , avec de pareils sentimens , on reste valet toute sa vie.

F R O N T I N.

Monsieur , je me fais un honneur infini de l'être toujours avec ces sentimens là.

F A R O L L E T.

A la bonne heure. Mais , revenons , je suis donc devenu millionnaire , comme je t'ai dit. Quand je me suis vu riche , l'envie m'a pris là . . . comme on dit , de me polir , de me décrasser un peu. Pour cela , je prends , tant bien que mal , les tons , les manières de mes anciens maîtres , et grâce à mon or , ce mobile puissant , je perce déjà dans certaine société , où je ne suis point connu.

F R O N T I N.

Je vous crois , on n'est point difficile , aujourd'hui.

F A R O L L É T.

J'avois épousé , jeune encore , une femme lourde , maussade et bête comme un oie. AH , QUE C'EST AGRIABLE ! C'est tout ce qu'elle savoit dire. Comme je lui avois quelques obligations , je fis mon possible pour la mettre au pas des femmes d'aujourd'hui , de nos merveilleuses. Pour cela , je l'abonnai , moi-même , au spectacle pendant un an , comp

tant qu'elle apprendroit là quelque chose, ce fut de l'argent perdu; de tous les personnages de la comédie, elle n'aimoit, n'applaudissoit que les Gilles; j'ai pris le parti de m'en défaire. Je suis divorcé. Aujourd'hui, mon cher, dans le mariage, quand on ne se convient plus, bon jour, bon an, vous voilà quitte; c'est très-commode, comme tu vois!

FRONTIN.

Oui, pour certaines gens, mais les personnes qui pensent bien, ne divorcent point.

FAROLLET.

Bah! on pense aujourd'hui comme on veut... A présent que me voilà redevenu garçon, je songe à me remarier, devine avec qui?

FRONTIN.

Mais!... Que sais-je? c'est, sans doute, à quelque parti riche; car, comme on dit, l'or cherche l'or.

FAROLLET.

Non seulement cela; je cherche encore quelqu'un qui puisse me faire honneur, quelqu'un qui me fasse oublier, s'il se peut, le souvenir de mon ancien métier; enfin, tu vas voir que j'ai trouvé, tout juste, ce qu'il me faut, quand tu sauras que c'est sur la fille de ton maître que j'ai jetté les yeux.

FRONTIN.

Sur mademoiselle Dorival! dites-vous?

FAROLLET.

Oui, mon ami, sur elle-même..... (*On entend partir des éclats de rire du cabinet.*)... Mais, qu'entends-je?

FRONTIN.



F R O N T I N.

Lisette est là , sans doute , avec quelque chat de la maison , ce n'est rien . . . . C'est bien là , en effet , le parti qui vous conviendrait le mieux , si . . .

F A R O L L E T.

Pourquoi ce si ? M. Dorival est bon homme ; il veut le bonheur de sa fille ; il ne peut mieux faire que de me la donner , tu entends ?

F R O N T I N.

Le mieux du monde.

F A R O L L E T.

Tu vois maintenant où j'en voulois venir. Comme tu dois avoir de l'accès auprès d'elle , fais lui part , je te prie , de mes sentimens ; dis-lui que je l'aime , que j'en suis fou : ensuite tu me diras comment elle aura pris la chose , afin que je saisisse , moi-même , l'instant favorable pour lui faire ma déclaration.

F R O N T I N.

Mon ieur , vous me chargez là d'une commission vraiment délicate , et je doute fort . . . . Oui , je doute fort . . . .

F A R O L L E T.

Mon ami , je le sais , mais je compte sur ton zèle ; toi , sois assuré de ma reconnoissance , et prends toujours ceci en attendant. ( *Il lui présente sa bourse.* )

F R O N T I N.

Moï , monsieur ! . . . . Non , je fais comme mon maître , j'oblige toujours *gratis*.

F A R O L L E T.

Comment ! tu refuses de l'argent ? voilà du nouveau par exemple !

C

FRONTIN.

Pas autant que vous pensez bien. Il est des constances, dans la vie de ce monde, où le donneur et l'accepteur, se nuisent mutuellement. (*avec ironie*) Au surplus, monsieur, j'aurai plus de mérite en vous obligeant.

FAROLLET.

Tu as raison ; je n'y pensais pas. Eh bien puisque c'est ainsi, sois sans inquiétudes pour l'avenir. (*avec mystère*) J'ai, depuis peu, mis des fonds dans certaine entreprise relative à des fournitures ; je t'y ferai entrer, et dans peu ta fortune sera aussi brillante que la mienne.

FRONTIN.

Monsieur, tant de bontés...

FAROLLET.

C'est bon, c'est bon. Te voilà maintenant au fait de ce qui me regarde ; de la discrétion, je te prie ; *motus* sur tout cela, tu en sens les conséquences.

FRONTIN.

Monsieur, soyez sûr que.....

FAROLLET.

Il suffit ; sans adieu, je reviens. (*Farollet sort en fredonnant.*)

## SCÈNE IV.

FRONTIN.

Morbleu ! je crois qu'il chante... Mais aussi, ai-je bien entendu ce qu'il m'a dit ? Quel abominable monstre ! ... J'ai manqué, vingt fois, l'interrompre dans son récit. Heureusement je n'en ai rien fait ;



je vois , à présent , que j'aurois commis une grande sottise. Il est bon , en effet , que je sache ce que c'est que cet homme , dont le luxe et l'air sinistre m'ont toujours déplu. Ah , monsieur Farrollet ! vous êtes un coquin , un dénonciateur , et vous avez l'audace de vous présenter chez d'honnêtes gens ? Que dis-je présenter ! vous vous émancipez jusqu'à ! . . . Nous verrons , monsieur le parvenu , comment vous vous tirerez de tout ceci. Mais.....

## SCÈNE V.

SOPHIE , LISETTE , FRONTIN.

LISETTE.

Madame , voilà Frontin , il vous dira comme à moi , que monsieur votre père n'a pas voulu qu'il nous avertisse.

SOPHIE.

C'est , sans doute , par suite des attentions qu'il eut toujours pour moi , il aura craint de me gêner , il suffit. Frontin , vous rangerez l'appartement qui est à côté de celui de mon père , afin qu'il soit prêt pour recevoir notre ami ; vous aurez soin que rien n'y manque.

FRONTIN.

Madame , j'y vais de ce pas.

## SCÈNE VI.

SOPHIE , LISETTE.

SOPHIE.

Lisette , reste un instant. Il faut que je t'apprenne une grande nouvelle. Tu as entendu par-

ler de la guerre de la Vendée ; eh bien , cette guerre affreuse , où l'on vit des français massacrer des français , est heureusement terminée. C'est un bien grand fléau que la guerre !

L I S E T T E.

Oh ! mon Dieu , oui. ( *à part* ) Pour les filles , sur-tout.

S O P H I E.

En attendant que nous soyons en paix avec tout le monde , la cessation des hostilités , dans ce malheureux pays , va nous procurer le plaisir de revoir le jeune St-Clair ; après trois ans d'absence , il revient parmi nous : élevés ensemble , dès notre plus tendre jeunesse , tu peux penser si je dois être contente.

L I S E T T E.

Ce n'est donc pas sans cause , si je vous ai vue , ce matin , plus gaie qu'à l'ordinaire.

S O P H I E.

Mets toi à ma place.

L I S E T T E.

Mais , oui ; je vois , à présent , que M. de Saint-Clair a su vous plaire , et que vous l'aimez.

S O P H I E.

Je l'ai toujours chéri comme mon frère.

L I S E T T E.

J'en suis persuadée ; mais avec ces amitiés fraternelles , on finit toujours par devenir époux ; c'est dans l'ordre....

S O P H I E , ( *à part* , )

Plût à Dieu !

L I S E T T E.

Et je regarde votre mariage avec M. de Saint-Clair comme une chose faite.



S O P H I E.

C'étoit du moins là l'intention de son père qu m'aimoit comme son enfant.

L I S E T T E.

Je sais, vous m'avez quelquefois parlé de lui; aussi, je suis sans inquiétude de ce côté, M. de Saint-Clair vous aime; j'en suis sûre. Ce qui m'intrigue, c'est ce M. Farollet; ce personnage me déplaît fort; depuis que nous sommes à la campagne, on ne voit que cet homme là ici; savez-vous ce qu'il y vient faire?

S O P H I E.

Non : je ne lui ai jamais parlé; je sais seulement qu'il reste dans nos environs. Pourquoi me fais-tu cette question?

L I S E T T E.

C'est que tout-à-l'heure j'étois dans ce cabinet, d'où j'ai entendu une partie de la conversation qu'il a eue ici avec Frontin, et dans laquelle il étoit question de vous.

S O P H I E.

Et, qu'en disoit-il?

L I S E T T E.

Mais, si j'ai bien entendu, il engageoit Frontin à vous parler en sa faveur.

S O P H I E.

Tu es folle!

L I S E T T E.

Point tant; j'y vois clair, et je suis sûre que ce monsieur vous aime.

S O P H I E.

Je le plains fort.

L I S E T T E.

Mais, madame, vous ne pouvez pas l'empêcher de vous trouver aimable.

S O P H I E.

Fi donc, un inconnu ! Lisette, ne m'en parles jamais.

L I S E T T E.

Mais, s'il vous en parle, lui.

S O P H I E.

Il n'oseroit.

L I S E T T E.

Il est pourtant des hommes qui sont bien hardis.

S O P H I E.

C'est ce que nous verrons. En attendant, sois tranquille là-dessus, mon cœur et ma main ne seront jamais à d'autres qu'à Saint-Clair, sois en sûre.

L I S E T T E.

Je le désire, du meilleur de mon cœur.

S O P H I E.

Je vais rentrer ; toi, va voir ce que fait Frontin, et prenez-vous y de manière pour que tout soit prêt pour ce soir.

L I S E T T E.

Oui, madame.

*Fin du premier Acte.*



---

 ACTE II.
 

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN.

(*Il a à la main un petit balai de plumes, qu'il pose en entrant.*)

Ce n'est mardié pas sans cause, si mons Farollet se méfioit si fort de ce cabinet! Lisette y est entrée pendant notre conversation, et elle a entendu une partie de ce qu'il m'a dit : maintenant elle me fait mille questions sur le reste ; à tout cela je réponds, moi, comme Thomas, *ça se peut bien*. Et pourquoi cela ? parce que je pense que, pour faire connoître entièrement cet homme, il est bon d'attendre l'arrivée de mon maître ; jusqu'alors *motus*.

---

## SCÈNE II.

FRONTIN, SILVIO père, SILVIO fils.

(*Ces deux derniers en habits de paysan, chacun deux montres et des bagues aux doigts.*)

SILVIO père.

(*Il crie à son fils, resté dans la coulisse.*)

Eh ! mon fils, entrons par ici, j'appergois quelqu'un.

FRONTIN.

Mon ami, que demandez-vous ?

S I L V I O père.

Ah ! monsieur , j'ai bien l'honneur d'être votre très-humble serviteur.

S I L V I O fils.

Moi aussi , citoyen.

F R O N T I N.

C'est moi qui suis le vôtre. Qu'y a-t-il pour votre service ?

S I L V I O père.

Je m'appelle Silvio , pour vous servir ; je suis fermier à deux pas d'ici , par conséquent votre voisin , et voilà mon fils bien aimé que je vous présente ; n'est-il pas vrai , mon fils ?

S I L V I O fils.

Oui , mon père .

F R O N T I N.

J'en suis charmé. Il paroît aussi que vous êtes à votre aise ; du moins ces montres , ces bagues , annoncent qu'il n'y a pas de misère chez vous.

S I L V I O fils.

Dame , non , voyez-vous !

S I L V I O père.

C'est vrai. Nous avons passablement gagné dans ces derniers tems. Dans nos campagnes , nous avons tout , et dans les villes , on n'avoit de rien. Nos récoltes étoient abondantes , mais nous en cachions les produits , crainte des réquisitions , vous m'entendez ?

F R O N T I N.

Mais , oui ; cette ruse n'étoit pas mauvaise.

S I L V I O père.



S I L V I O père.

Pas absolument, comme vous voyez. Mais aussi, il faut tout vous dire : de tems à autre, nous donnions du grain à ceux qui en manquoient, pour de l'argent, s'entend ; car, pour du papier, bernique, ça ne prenoit pas. Nous en donnions aussi pour de l'argenterie et des bijoux, et, comme nous le disions rare, nous le vendions d'autant. Tenez, voilà une bague qu'on prise infiniment, et que j'ai eue pour un sac de bled.

F R O N T I N.

C'est un diamant ! il est superbe ; et point chère, je vous jure.

S I L V I O père.

On m'en offre deux mille écus ; je ne le vendrai pourtant pas ; c'est un présent que je destine à quelqu'un.

F R O N T I N.

Vous avez raison : quand on est riche, il faut être généreux, si-non on passe pour avare.

S I L V I O père.

C'est ça. Maintenant, vous ne savez pas ce qui nous amène ici ?

F R O N T I N.

Non encore, mais vous me le direz, je pense !

S I L V I O père.

Voici ce que c'est. Je venons, mon fils et moi, pour plusieurs raisons : d'abord, pour avoir l'honneur de présenter nos complimens à M. Dorival. En second lieu, pour lui faire part d'un projet que nous avons arrangé, nous et notre femme.

F R O N T I N.

Et ce projet, peut-on le connoître ?

D

S I L V I O père, (*hésitant.*)

Nous voudrions parler à M. Dorival.

F R O N T I N, (*à part.*)

Il y a ici quelque chose dont je me doute. Ce paysan m'a encore l'air.... (*haut*) Le connoissez-vous bien, M. Dorival, père Silvio?

S I L V I O fils.

Non, nous ne l'avons jamais vu....

F R O N T I N.

Il y paroît. (*à part*) Il me vient une idée excellente... Oui... Essayons de passer pour mon maître, et tâchons de savoir, par ce moyen, ce qui amène ici cet homme, dont l'accoutrement me paroît suspect.....

S I L V I O père.

C'est vrai : mais on nous a dit que c'étoit un brave, un parfaitement honnête homme, (*avec mystère*) un ci-devant, vous m'entendez ?

F R O N T I N.

Le mieux du monde. Eh bien, monsieur le fermier, ce brave homme, ce ci-devant, c'est moi-même.

S I L V I O père.

Je m'en étois douté, voyez-vous ! car on nous avoit dit aussi que c'étoit un homme simple, doux, affable à tout le monde, et quand je vous ai vu, j'ai dit, tout de suite, le voilà.... Allons, M. Dorival, ne soyez point rêveur comme cela. Nous savons que vous n'êtes pas à votre aise, et que les sacrifices que vous avez fait pour la nation ont dérangé votre fortune ; ce n'est rien que cela, nous voulons, nous, réparer cette brèche, nous n'y mettrons qu'une petite condition.



F R O N T I N.

Il est vrai que j'ai fait, pour mon pays, des dons suivant mes facultés, et, en cela, j'ai fait mon devoir. Je n'en suis pas moins sensible à votre offre obligeante; et, comme dans ce monde, on ne sait pas toujours de qui on peut avoir besoin; dites-moi, cette condition, quelle est-elle?

S I L V I O père.

Monsieur, moi et notre femme n'avons qu'un fils, c'est ce garçon que vous voyez; il est notre unique espérance, et puisque nous sommes riches, nous serions bien aises de l'établir convenablement.

F R O N T I N.

Bien pensé. Aussi je m'imagine que vous n'êtes pas en peine de lui trouver un parti; car, dans notre canton, vous n'êtes sûrement pas le seul cultivateur qui ayez fait fortune; je pense qu'il en est d'autres qui, comme vous, ont fait des grands dans ces derniers tems; ils peuvent avoir des filles dignes de votre fils: vous êtes peut-être embarrassé du choix?

S I L V I O père.

Eh donc, monsieur! une fille de campagne à mon fils, brave comme le voilà! mais vous n'y pensez pas! et à quoi nous serviroient donc, je vous prie, l'or et l'argent que nous avons gagné?

F R O N T I N.

Mon ami, pardon. J'ai cru que l'agriculture étoit un état respectable, et qu'un fils pouvoit, sans déroger, exercer un art qui avoit enrichi son père; il peut se faire que je me sois trompé! mais, enfin, dites-moi quelles sont vos vues?

S I L V I O père.

Nous avons pensé, nous et notre femme, que votre fortune étant un peu dérangée, vous ne feriez aucune difficulté d'accepter notre fils pour gendre, en lui faisant épouser mademoiselle Dorival.

F R O N T I N, (à part.)

Je ne me suis pas trompé !.... Ce n'est pas si mal vu pour des gens de campagne.

S I L V I O père.

Nous n'ignorons point, monsieur, qu'il y a une grande distance de votre fille à mon fils ; mais, dans ce siècle d'égalité, on passe par là-dessus, comme vous savez. (il rit)

F R O N T I N.

LIBERTÉ ! ÉGALITÉ !.... (à part) Ces deux mots ont été, de nos jours, le grand cheval de bataille des sots et des malveillans : la liberté, suivant eux, c'étoit la licence, et l'égalité, l'insolence....

S I L V I O père.

Des finances ! oui, monsieur, nous savons qu'il en faut en pareil cas ; mais nous en avons, Dieu merci, et toute la nôtre est bien à votre service.

F R O N T I N, (à part.)

Dissimulons jusqu'au bout. (haut) Mon ami, voilà qui est bien. Je connois, à présent, vos intentions, elles me flattent infiniment. Mais, dites-moi encore une chose ; votre fils aime-t-il bien ma fille ? là.... Soyez sincère.

S I L V I O père.

Oh, beaucoup ! n'est-ce pas ?

S I L V I O fils.

Oui, pardié !



F R O N T I N.

Et, la connoît-t-il ?

S I L V I O père.

Non. Mais c'est égal ; une fois marié, ils auront bientôt fait connoissance ; pas vrai ?

S I L V I O fils.

Oh, qu'oui !

F R O N T I N.

Allons, puisque c'est ainsi, c'est peut-être un sort que la providence lui destine. Je m'en vais la faire venir : vous savez, qu'en pareil cas, un bon père ne doit point gêner la volonté de son enfant ; vous allez la voir, et si votre fils lui convient, c'est une affaire faite.

S I L V I O père.

Ah ! monsieur, que vous nous rendez contents !

F R O N T I N, (*à part.*)

Appelons Lisette à mon aide, et amusons-nous de l'insolence de ces parvenus. (*Haut*) Dans l'instant elle vient.

## S C E N E I I I.

S I L V I O père, S I L V I O fils.

S I L V I O père.

Ah ça, mon fils ! du courage. Tu as entendu M. Dorival ; il nous donne sa fille, si tu sais lui plaire : c'est immanquable. Allons, voyons, évertue-toi, morbleu ! donne-toi des grâces ; il en faut ici, mon cher, car ces grandes dames sont difficiles en diable. Mais, sur-tout, prends-y-garde,

ce n'est plus à Jeannette, ni à Mathurine que tu as affaire : ces filles sont des paysannes qui ne te conviennent plus depuis que nous sommes riches ; c'est mademoiselle Dorival qu'il te faut , et tu l'auras.... Oui tu l'auras , ou bien nous verrons. Quant à la manière dont tu dois te comporter à l'égard de la demoiselle devant qui tu vas paroître , je ne t'en dirai rien. En amour , c'est le cœur qui nous guide , tu laisseras parler le tien.... Pourtant , quand j'y pense , je serois d'avis d'une chose ; c'est que , d'abord , tu lui fasse un compliment sur sa beauté ; belle ou non , n'importe ; les femmes en sont toutes là ; elles aiment qu'on les trouve belles , et qu'on le leur dise. Point de timidité surtout , tudioeu ; ne vas pas faire la bête au moins !... Ensuite tu lui feras les présens que ta mère t'a remis pour elle ; c'est bien le diable , alors , si elle ne t'aime ! si ce n'est par instinct , ce sera du moins par reconnoissance.

SILVIO fils.

Oh , oui ! pas possible autrement ; en tous cas , elle seroit bien difficile ; mais non , il n'y a pas de ça. (*Il fait signe avec le pouce.*)

SILVIO père.

Chut , la voici.

#### SCÈNE IV.

LES SILVIO, LISETTE.

SILVIO père.

Mademoiselle.... Nous avons bien l'honneur d'être vos très-humbles, très-obéissans serviteurs, de tout notre cœur.



SILVIO fils.

Citoyenne , c'est vrai.

L I S E T T E.

Mes bons amis , je suis votre servante. ( *elle s'assied.* )

SILVIO père.

Nous sommes venus , moi et mon fils , pour vous voir.

L I S E T T E.

Oui , on m'a dit que vous me demandiez ; pardon , je vous ai fait peut-être attendre.

SILVIO fils.

Oh , que non ? nous vous attendions avec patience.

SILVIO père , ( *à part.* )

Pécore ! il falloit dire avec impatience.

L I S E T T E.

Eh bien ! me voilà , que me voulez-vous ?

SILVIO fils.

Citoyenne , vous voyez , avec impatience , ( *Silvio père fait un mouvement d'improbation à son fils, celui-ci se reprend.* ) madame , je veux vous dire que vous voyez devant vous deux personnes , mon père et moi , qui vous aiment bien ; moi surtout , je vous aime de toute mon âme.

L I S E T T E.

Je suis extrêmement sensible à l'amitié que vous dites avoir pour moi ; croyez que , sans vous connoître , j'ai déjà , pour vous , beaucoup d'estime.

SILVIO fils.

Diable !..... Nous n'en doutons pas. Mais , savez-vous aussi , citoyenne , que mon père et moi , vous trouvons jolie au possible ? moi par-dessus , je vous trouve belle comme un ange.

S I L V I O père, (*à part.*)

Bien dit.

L I S E T T E.

Propos d'amans : la beauté d'une femme n'est rien ; ce sont les qualités de son cœur qu'il faut considérer.

S I L V I O père, (*à part.*)

Elle a raison.

S I L V I O fils.

(*A son père.*) Vous disiez pourtant, tout-à-l'heure, qu'elle étoit jolie, vous me faites donc dire des bêtises ?

S I L V I O père.

Va toujours.

S I L V I O fils, (*à part.*)

Je ne sais plus que dire, parlez, vous... (*haut*)  
Ah ! madame, je veux être votre amoureux, hein ?

L I S E T T E,

Mon amoureux ? mais, il faut se connoître, pour cela ; d'ailleurs, comment l'entendez-vous ?

S I L V I O fils.

Oh ! je sais bien ce que c'est : j'ai déjà été celui de plusieurs filles de notre village, demandez à mon père comme je les menois.

L I S E T T E.

Je ne suis pas curieuse jusqu'à ce point. Ce qui me surprend, c'est que vous ayez pu m'aimer sans me connoître.

S I L V I O fils.

Ma foi ! moi aussi, citoyenne.

L I S E T T E.



L I S E T T E.

En ce cas, vous n'auriez pas dû ignorer qu'on court des risques, et des très-grands, je vous jure, à se passionner pour quelqu'un qu'on ne connoît point.

S I L V I O fils.

Il est vrai que je ne pensois point à vous, que j'ignorois même si vous étiez au monde ; mais, un bon matin, voici comme ça me vînt. Mon père et ma mère me dirent : mon fils ! nous avons, dans nos environs, une demoiselle sage et honnête, c'est la fille d'un noble qui a tout perdu ; nous ne connoissons ces gens là que par ouï dire, mais comme on dit beaucoup de bien de la jeune personne, il faut l'aimer ; et depuis lors je vous aime : pas vrai, papa ?

S I L V I O père.

Ma foi, c'est vrai.

L I S E T T E.

De façon que l'amour que vous avez pour moi, est un amour de commande ?

S I L V I O fils.

Oui, citoyenne.

L I S E T T E.

Fort bien. Et votre but, en m'aimant, quel est-il ?

S I L V I O fils.

Mais !.... Madame, ce seroit, Dieu aidant, de vous épouser.... Si j'en étois capable.

L I S E T T E.

J'ai toujours eu peu de goût pour le mariage ; les hommes sont si inconstans, si trompeurs, aujourd'hui sur-tout.

E

S I L V I O fils.

Oh, mademoiselle ! nous n'avons jamais trompé personne.

L I S E T T E.

J'en suis persuadée ; ce n'est pas pour vous que je dis cela, je parle en général. Et votre état, quel est-il ? vous m'avez l'air de gens de campagne.

S I L V I O père.

Oui, mademoiselle, nous sommes cultivateurs, mais, nous allons quitter cet état, rapport à vous.

L I S E T T E.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît ? qui voulez-vous qui cultive la terre, si les cultivateurs, nés, l'abandonnent.

S I L V I O père.

La terre ne manquera pas de bras ; nous ferons place à d'autres ; pour nous, nous allons à la ville vivre de nos rentes.

L I S E T T E.

Vous êtes donc riches ?

S I L V I O fils.

Oh, beaucoup ! à votre service.

L I S E T T E.

Vous êtes bien honnête. C'est un grand point aujourd'hui. (*elle se lève*) Allons, puisque vous êtes riches, et que vous m'aimez sincèrement, je vois avec plaisir la recherche que vous faites de moi pour être votre épouse. Il ne s'agit plus que d'avoir le consentement de mon père ; vous savez que, sur ce point, une fille sage ne fait rien sans son agrément.



S I L V I O père.

C'est vrai ; mais , mademoiselle , il y consent.

L I S E T T E.

Pas encore ; il faut le voir auparavant.

S I L V I O fils.

Citoyenne , nous l'avons vu.

L I S E T T E.

Comment ! déjà ?

S I L V I O père.

Oui , tout-à-l'heure , ici ; il nous a dit : si ma fille y consent , c'est une affaire finie.

L I S E T T E.

Vous avez été un peu vite : au reste , c'est - il bien sûr ?

S I L V I O père.

Aussi vrai que cette bague est de l'or.

L I S E T T E.

Vous ne vous êtes pas trompés ?

S I L V I O fils.

Ah bien oui , c'est bien nous qu'on trompe !

L I S E T T E.

Je commence à le croire.

S I L V I O père.

En ce cas , mademoiselle , il faut se décider ; mon fils est bon garçon , vous serez heureuse avec lui.

L I S E T T E.

J'en suis persuadée ; mais.....

S I L V I O fils.

Ne craignez rien ; avec moi , d'abord , vous ne ferez jamais rien , et vous serez toujours maîtresse.

SILVIO père.

Ah ! c'est parler çà !

LISETTE.

Où ; mais tous les hommes en disent autant,  
et très-peu tiennent leur promesse.

SILVIO père.

N'ayez pas peur ; je serai là , et , si par malheur,  
il s'avisait de vouloir prendre , avec vous , des tons  
de mari , tudyieu ! vous verriez le beau train que  
je ferois . . . Tenez , cette idée seule me donne  
envie de le battre.

LISETTE, ( *le retenant.* )

Non , non , il ne faut pas ; rien ne presse . . .  
Vous m'en répondez donc ?

SILVIO père.

Si j'en répons ! et sur mon âme encore.

LISETTE.

J'ai , pourtant , bien de la peine à me résoudre . .  
Cependant , réflexion faite . . Si nous attendions  
encore quelque tems ?

SILVIO fils.

Oh ! c'est impossible , je suis pressé , moi.

SILVIO père.

Vous le voyez , mademoiselle , une plus longue  
attente lui causeroit la mort.

LISETTE.

J'en serois bien fâchée. Allons , puisqu'enfin  
vous le voulez , j'accepte. Et , pour vous prouver  
que c'est tout de bon , ( *à Silvio fils* ) vous , mon-  
sieur , recevez ma main , pour gage de ma foi.

SILVIO père.

*Vivat.*



S I L V I O fils.

Ma femme ! ma chère femme ! recevez pour gage de la mienne ces présens qui vous sont destinés ! ( *Il sort de sa poche une espèce d'écrin, en tire une paire de girandoles qu'il présente à Lisette.* )

L I S E T T E.

Quoi, des bijoux !.... Mais, vraiment, ils sont magnifiques. Les avez-vous achetés pour moi ?

S I L V I O père.

Non, ils nous viennent de...

L I S E T T E.

Vous les avez peut-être eus pour du grain ?

S I L V I O fils.

Tout juste.

L I S E T T E.

Je ne les prendrai point ; ce seroit insulter la misère publique : d'ailleurs , une fille qui se respecte ne prend jamais rien d'un homme.

S I L V I O fils.

Prenez-les , citoyenne , mon père , ma mère et moi , nous vous les donnons.

L I S E T T E.

Non, vous dis-je , je n'en ferai rien.

S I L V I O fils.

Oh, que va donc dire ma mère !.... au nom de Dieu, citoyenne, madame, prenez.

L I S E T T E.

Ce n'est pas possible : gardez vos bijoux, je n'en veux point.

S I L V I O père.

Ma fille ! ( je puis , je crois , vous appeler de ce nom ; ) votre délicatesse s'oppose , je le vois , à ce que vous acceptiez , de mon fils , ces foibles gages de son amour , recevez-les des mains d'un père.

L I S E T T E.

Quelles gens ! . . . . Vous m'y forcez donc ?

S I L V I O fils.

Oui , citoyenne , prenez-les.

L I S E T T E.

Il faut vous satisfaire : donnez. C'est pour vous faire plaisir , au moins , car dans le fond , je fais très-peu de cas de ces babioles. (*elle prend l'écrain et se pare des bijoux.*) Comment me trouvez-vous ?

S I L V I O père.

Belle à ravir.

S I L V I O fils.

Belle comme un ange.

L I S E T T E.

Vous me rendez toute honteuse.

S I L V I O père.

Je veux , moi , maintenant , en mon particulier , vous faire aussi , mon petit présent. Voici une bague que votre père a trouvée superbe , recevez-la pour l'amour de moi.

L I S E T T E (*prend la bague.*)

Encore ! . . . . En vérité me voilà parée comme une idole. Et que va dire mon père de tout cela ? . . . . Moi , je lui dirai que c'est vous qui l'avez voulu.

S I L V I O père.

Oui , dites-lui que c'est moi qui vous y ai forcée.



S I L V I O fils.

Et moi aussi, citoyenne, vous l'avez bien vu?

L I S E T T E.

Oui, oui, je vais le lui dire.

*(Les Silvio accompagnent Lisette jusques dans le fond; là, grands saluts de part et d'autre, après quoi elle sort.)*

## S C È N E V.

L E S S I L V I O.

S I L V I O père.

Enfin, voilà qui est bien. J'ai pourtant vu le moment que notre affaire étoit manquée; tu t'y prenois, d'abord, si gauchement, avec ton grand mot de citoyenne! c'étoit bon ça avec les filles de notre village, mais, avec mademoiselle Dorival, ça ne valoit pas le diable. D'autre part, la fille a fait des façons auxquelles je ne m'attendois pas. Enfin, grâce à ton bon ange, la chose est allée au gré de mes désirs, et telle que je l'avois d'abord prévue; mais dorénavant ne sois pas si sot.

S I L V I O fils.

Oui, mon père.

S I L V I O père.

Que j'envie ton sort! et que tu es heureux d'épouser une aussi charmante fille! et que tu vas faire des jaloux dans notre commune! on n'y croira pas, et on aura raison, car la chose tient du prodige. Voilà pourtant ce que c'est que d'être riche, on vient à bout de tout.

S I L V I O fils.

C'est vrai.

SILVIO père.

'Ah çà ! quand tu seras marié , il ne sera pas nécessaire , je pense , de te recommander d'avoir des égards , des attentions pour ta femme , n'est - ce pas ?

SILVIO fils.

Oh , non ! des égards ! des attentions ! je sais ce que c'est.

SILVIO père.

Allons , mon fils , c'est bon. ( *apercevant Farollet* ) Hé , é , é , é , é , é ! si je ne me trompe , voici M. de Farollet ! . . . Ma foi , oui , c'est lui-même !

SCÈNE VI.

LES SILVIO , FAROLLET.

FAROLLET.

A vous , papa milord , comment va la santé ?

SILVIO père.

Ça ne va pas pire : et vous , monsieur , comment vous portez-vous ?

FAROLLET.

Bien , mon cher , fort bien. Et ce grand garçon ?

SILVIO père.

C'est mon fils.

FAROLLET.

Parbleu ! c'est vrai ; je n'y prenois pas garde. ( *à part* ) Est-il toujours nigaud ?

SILVIO père.

Non , pardieu ! l'enfant profite tous les jours.

FAROLLET.



F A R O L L E T.

Il n'en a pas l'air.

S I L V I O fils.

De quoi donc ?

S I L V I O père.

Ce n'est rien ; monsieur trouve que tu grandis.

S I L V I O fils.

Ah ! ah !

F A R O L L E T.

C'est vrai... Et vous, père Silvio, comment menez-vous les affaires à présent ? faites-vous encore le petit agio ? prêtez-vous toujours sur gages aux gens de la ville ? entre nous cela peut se dire, je pense !

S I L V I O père.

Ma foi, monsieur, nous ne faisons plus rien ; tout est mort, comme vous voyez.

F A R O L L E T.

Vous avez raison ; et je m'en apperçois comme vous. Mais, de vous à moi, vous ne devez pas vous plaindre, vous avez assez bien profité des circonstances.

S I L V I O père.

Mais, oui, nous avons fait d'assez bons coups.

F A R O L L E T.

Je vous en crois ; notamment, la dernière affaire que nous avons faite ensemble, vous en souvient-il ?.... Ah, père Silvio, vous êtes un fin matois ! convenez-en ; convenez, dis-je, que j'ai été votre dupe.

S I L V I O père.

En conscience !.....

F

F A R O L L E T.

Ah, parbleu? il est bon là avec sa conscience! il y a long-tems que ce mot n'avoit frappé mon oreille..... Bah! à bon chat bon rat, comme on dit; nous nous reverrons; c'est bien le diable, si vous m'attrapez encore..... Ah ça! peut-on savoir, sans indiscretion, ce qui me procure le plaisir de vous rencontrer ici? quant à moi, j'y viens, à titre de voisin. M. Dorival m'accueille en cette qualité, me fait politesse et voilà tout. J'ai voulu, maintes fois, l'attirer chez moi, mais il ne m'a pas été possible; il se plaît dans la solitude. Des hommes! il en voit peu; les folies des uns, les injustices des autres, l'ont rendu difficile sur leur compte: cependant il les sert dans l'occasion avec zèle et sans intérêt. Mais, vous, que venez-vous faire ici?.... Je m'en doute: vous avez prêté, j'en suis sûr, quelque argent à M. Dorival, et vous venez presser la rentrée de vos fonds, n'est-ce pas?

S I L V I O père.

Point-du-tout. Bien loin qu'il me soit redevable, c'est moi, au contraire, qui lui ai de grandes obligations, de ce qu'il veut bien accepter mon fils pour son gendre.

F A R O L L E T.

Il est fou?.....

S I L V I O père.

Cà vous surprend! oui, j'ai demandé, à M. Dorival, sa fille pour mon fils, et je l'ai obtenue... Allons, faites-nous compliment: je vous prie des nôces, n'allez pas manquer, au moins, elles seront belles, je vous en réponds; je veux qu'elles durent un mois, oui, un mois.



F A R O L L E T.

Comment, malheureux ! un rustre, un manant comme toi, ose porter ses vues sur mademoiselle Dorival ?.... (*dans le fond*) Frontin !

S I L V I O père.

Pourquoi pas, je vous prie, si nous sommes assez riches pour elle ?..... Vous ignorez donc dans quel siècle nous vivons ?

F A R O L L E T.

Celui sous lequel se formeroit une pareille alliance seroit le siècle de la sottise, entends-tu ?

S I L V I O fils.

Ah, bien ! si nous faisons une sottise en épousant la citoyenne Dorival, ça, c'est fort drôle.

F A R O L L E T.

Ah, voilà mon imbécille !..... Parlez donc, M. de la Nigaudière ! savez-vous bien que vous n'êtes pas encore marié, et qu'on peut, d'un seul mot, détruire les sottes prétentions que vous étalez ici !

S I L V I O fils.

Ah, bien oui ! il est bien tems.

F A R O L L E T.

Que voulez-vous dire ?

S I L V I O père.

Il a raison ; c'est fini ; nous avons déjà fait les présens de nocces ; et, dès ce soir, la fillette est à nous.

F A R O L L E T.

C'est fini, dis-tu ? (*dans le fond*) Frontin ! arrive donc. Va, sors, malheureux, l'or et l'argent que tu as gagné, volé, t'ont fait perdre la tête, tu es fou, archi-fou, ou je ne m'y connois pas.

F a

SILVIO fils.

Comme il se fâche ! ah ! ah !

SILVIO père.

De par tous les diables il est jaloux !

*( Ils sortent en riant aux éclats. )*

## SCÈNE VII.

FAROLLET.

Vit-on jamais au monde rien d'aussi ridicule que le sot orgueil de ces payans ?.... Venir sur mes brisées ! à moi qui suis fournisseur , et qui , jadis , ai fréquenté les grands ! morbleu ! mon sang s'échauffe..... Mais , peut-être , aussi , que M. Dorival , homme simple dans ses mœurs , et devenu pauvre , comme un ci-devant riche , consent à cette mésalliance ! car , enfin , Silvio n'a point inventé ce qu'il m'a dit !..... Voyons Frontin , lui seul peut éclaircir mon doute.

## SCÈNE VIII.

FAROLLET , FRONTIN.

FAROLLET.

Ah , mon cher ! tu viens fort à propos. As-tu fait ma commission ? as-tu parlé pour moi à mademoiselle Dorival ? qu'a-t-elle répondu ?

FRONTIN.

Rien ; elle ignore encore les tendres sentimens que vous avez pour elle. Croyez-vous , bonnement ,



monsieur, que ça se jette au moule ? il faut , en pareil cas , comme vous disiez tantôt , saisir l'occasion favorable ; cette occasion ne s'est pas encore montrée ; le tems l'amènera , sans doute , mais jusqu'alors il faut attendre.

F A R O L L E T.

Tu as raison. Mais pardonne à mon impatience ; c'est que , tout-à-l'heure , en te cherchant , j'ai fait ici la plus sotté des rencontres possibles. Connois-tu Silvio ?

F R O N T I N.

Un fermier des environs ?

F A R O L L E T.

C'est ça même.

F R O N T I N.

Qu'a-t-il fait ?

F A R O L L E T.

Ah , parbleu ! tu vas rire. Le malheureux prétend faire épouser , à son benêt de fils , la fille de M. Dorival ! bien mieux , il l'a , dit-il , demandée et obtenue.

F R O N T I N.

C'est très-risible , en effet : que voulez-vous que j'y fasse ?

F A R O L L E T.

Ah , rien ! mais , qu'en penses-tu ? et , d'après ce que je t'ai dit tantôt , à quoi dois-je m'attendre , si ce mariage s'accomplit ?

F R O N T I N.

Mais , monsieur , à la retraite , sans doute ; c'est le parti le plus court.

F A R O L L E T.

Tu es consolant.

FRONTIN.

Que voulez-vous qu'on réponde à un homme aussi crédule que vous ?

FAROLLET.

Que veux-tu dire par là ?

FRONTIN.

Moi, monsieur ! que ce paysan vous a fait un conte, et je ne conçois pas comment vous l'avez cru. Vous ignorez donc combien ces nouveaux enrichis sont vains ? combien ils sont présomptueux ? ces gens là, avec leur or, s'imaginent que tout leur est possible, mais ils se trompent presque toujours. Au surplus, vous savez bien vous-même que M. Dorival n'est point encore rentré ? comment donc ce Silvio peut-il dire qu'il lui a parlé ?

FAROLLET.

C'est vrai, mon ami. Mais ces présens de nôces qu'il a, dit-il, faits à mademoiselle Dorival ?

FRONTIN.

Balivernes que tout cela : les avez-vous vus ?

FAROLLET.

Moi, non ; mais, il me l'a dit, sans que je lui en parle.

FRONTIN.

Eh bien, monsieur, j'ai pour principe, moi, de ne croire que ce que je vois, et je vous exhorte à faire de même.

FAROLLET.

Mais, quand ce sont des gens intéressés, qui vous disent les choses ?

FRONTIN.

Alors.... C'est pour cela même qu'on ne les croit point.



F A R O L L E T.

Fort bien. De façon que Silvio m'a fait un conte bleu ?

F R O N T I N.

Bleu ou rouge, c'est tout un.

F A R O L L E T.

Qu'il n'a point vu M. Dorival ; et qu'il n'épousera point sa fille ?

F R O N T I N.

Soyez-en sûr.

F A R O L L E T.

Mon ami, tu me tranquillise. (*à part*) Mon homme ruse. Qui voir pour éclaircir tout ceci ?... Lisette feroit bien mon affaire, mais, avec moi, elle est d'une réserve.... N'importe, voyons-la. (*haut*) Je sors un instant.

## S C È N E I X.

F R O N T I N.

Mon homme est intrigué sur le compte de ces paysans : laissons-le faire... A propos de ces gens, je ris encore quand je pense à la scène de tantôt.... (*il rit*) Il faut convenir aussi que Lisette a bien joué son rôle !.... O femmes ! ce n'est pas l'esprit qui vous manque, c'est.... vous le savez bien. En attendant que tout ceci se dénoue, voilà nos deux parvenus devenus rivaux, cela devoit être. C'est étonnant, aussi, comme ces gens-là se méconnoissent ! heureusement ce vice n'est pas général. Je vois, avec plaisir, des gens qui se sont enrichis dans ces derniers tems, qui ont fait fortune ; mais ils travaillent encore, et ils font du

bien à leurs familles. Il est vrai que leurs femmes sont d'un luxe à faire mourir de rire ceux qui les ont connues ; mais comme leur étalage tourne au profit de l'industrie nationale , on en rit , et voilà tout. Mais, Farollet , lui ! c'est un misérable couvert de la lèpre révolutionnaire , et l'autre est un rusé compère qui ne vaut guère mieux. Oh comme M. Dorival va rire , en apprenant tout cela ! et quel plaisir je vais avoir , moi Frontin , à lui raconter ce qui s'est ici passé durant son absence.

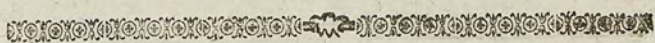
( *Il sort en riant.* )

*Fin du second Acte.*



ACTE III.





## ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

DORIVAL, ST.-CLAIR, *en habit de Volontaire*,  
FRONTIN.

D O R I V A L.

(*A St.-Clair.*) Mon fils, vous voilà maintenant chez vous ; dorénavant, ma maison sera la vôtre. Je ne vous rendrai point les biens que vous avez perdus, cela n'est point en mon pouvoir ; mais l'amitié, la tendre amitié, que je vous porte, vous fera, je l'espère, oublier vos malheurs.

S T. - C L A I R.

Je ne suis plus si malheureux, puisque je trouve en vous, un ami et un père.

D O R I V A L.

Un père ! oui, je veux être le vôtre.

S T. - C L A I R.

Monsieur, je suis pénétré de vos bontés. Une chose seule m'inquiète ; vous ne me dites rien de mademoiselle Dorival ! l'amitié que j'eus toujours pour elle, me donnoit des droits à son souvenir et à son estime ; les aurois-je perdus, par malheur !

D O R I V A L.

Non, mon fils, elle vous aime toujours.....  
Frontin, dis à ma fille que je suis rentré.

F R O N T I N.

Monsieur, j'y cours.

G

## SCÈNE II.

DORIVAL, ST. - CLAIR.

DORIVAL.

Mon fils, l'amitié que vous avez pour ma fille m'est connue, depuis long-tems : ce fut votre père qui m'en parla le premier ; dès-lors nous prîmes ensemble la résolution de vous unir , et , s'il eût vécu, ce mariage seroit déjà terminé. Je vois, avec plaisir, que vous pensez encore à elle.

ST. - CLAIR.

Oh, mon père ! toujours.

DORIVAL

Dites-moi une chose : chemin faisant, j'ai oublié de vous demander s'il ne seroit point venu, à votre connoissance, quelques renseignemens sur le compte du domestique qui servoit votre père lors de son arrestation. Ce n'est pas que je veuille l'entreprendre, nous sommes, vous et moi, sans titre pour cela ; mais pour ma propre satisfaction, je serois bien aise de savoir ce qu'il est devenu, et s'il a succombé à ses remords.

ST. - CLAIR.

Tout entier à mon service, je n'en ai rien appris ; son nom même m'est échappé.

DORIVAL.

Quant au nom, à coup sûr, le misérable en aura changé ; n'importe, la prochaine fois que j'enverrai Frontin à Paris, je le chargerai de faire des perquisitions à ce sujet. Asseyons-nous..... Vous avez donc eu bien du mal dans cette guerre de la Vendée ?



S T. - C L A I R.

Oui, mon père, beaucoup ! mais nous souffrions pour la Patrie, et cette idée allégeoit nos maux.

D O R I V A L.

J'aime cette façon de penser. (*avec expression*)  
 Oui, mon fils, ce qu'on souffre pour la Patrie n'est rien ; le souvenir en est toujours agréable. Je suis seulement indigné d'une chose, c'est que, tandis que vous versiez votre sang pour elle, celui de votre père, de mon ami, couloit, à Paris, sur un échaffaud. (*il se lève*) Ce souvenir exalte ma tête, et fait bouillonner mon sang ; et, quand je pense que ses assassins étoient des hommes, étoient mes semblables ! alors, je maudis mon existence, et j'invoque le néant.

S T. - C L A I R.

Mon père.... Quel triste souvenir !

D O R I V A L.

Oui, mon fils, il est affligeant, pour vous et pour moi. Mais, pardonnez ces transports à un homme sensible, pour qui l'injustice fut toujours en horreur. J'aimais votre père depuis long-tems ; et tant que je vivrai, ..... Oui, toute ma vie, son souvenir sera cher à mon cœur, et présent à mon esprit.

S T. - C L A I R.

Les regrets que vous cause sa perte honorent infiniment sa mémoire....

D O R I V A L.

Mon enfant, la perte d'un homme de bien est une calamité pour la terre ; malheur à qui ne la sent point, ou qui la voit avec indifférence... Mais, écartons ces tristes idées. J'ai encore une question à vous faire. (*il se rassied*) Je n'ai ja-

mais bien compris ce que c'étoit que cette guerre de la Vendée, ni comment elle a pu durer si longtemps. Auriez-vous fait, par hasard, quelque remarque à ce sujet?

ST. - CLAIR.

Non : mais j'ai vu dans ce pays des gens irréprochables. Tous m'ont dit qu'une des causes principales de la longueur de cette malheureuse guerre, c'est qu'on envoya, d'abord, pour la terminer, des généraux tarés et vicieux. Dans l'armée qu'on leur donna à commander, étoit un ramassé de bandits connus sous le nom de héros de cinq cents francs, parmi lesquels se trouvoient aussi des assassins de Septembre. (*Dorival fait un mouvement d'horreur*) Ces gens là pillèrent, ravagèrent tant qu'ils purent, et, par les horreurs qu'ils commirent dans le pays, ils exaspérèrent le cœur de nos frères égarés, qui aimoient mieux se faire égorger que de se rendre à des hommes qu'ils prenoient pour des antropophages. Le gouvernement, qui vouloit le bien, s'aperçut enfin que tout alloit mal ; il nomma d'autres généraux ; les bataillons de réquisition marchèrent ; avec eux l'humanité reprit ses droits, et la Vendée fut pacifiée.

DORIVAL.

Cela n'est point sans fondement. Il nous prouve aussi qu'avec la douceur on vient toujours à bout des hommes, si ce sont des français sur-tout.

### SCÈNE III.

DORIVAL, ST.-CLAIR, SOPHIE, FRONTIN.

DORIVAL.

Ma fille ! voilà le fils de notre ami, du malheureux St.-Clair, que je te présente, regarde-le comme ton frère.



S O P H I E , ( *hésitant.* )

Mon père!....

D O R I V A L , ( *à part.* )

Me serois-je trompé ? ( *haut* ) Son père , en mourant , me le recommanda ; il t'aime , soyez unis pour la vie. ( *à St.-Clair* ) Mon fils , embrassez votre épouse.

S T. - C L A I R.

Ma chère , mon adorable Sophie ! le ciel permet que je vous revoie.

S O P H I E.

Ah , mon ami , combien j'ai craint pour vous ! et combien de fois je vous ai cru mort ! mais aussi avec quel plaisir je vous revois ! ( *elle le serre* ) Nous ne nous quitterons plus , je l'espère ?

S T. - C L A I R.

Non , ma Sophie , non , plus jamais.

D O R I V A L.

J'ai fait un peu de bien dans ma vie , mais jamais.... Non , jamais je n'ai ressenti la douce émotion de cœur que j'éprouve à présent. ( *avec enthousiasme* ) O bon , et malheureux St. Clair ! ton âme ; .... ta belle âme gît , j'en suis sûr , au sein de l'éternel ; contemple ce qui se passe ici ; je remplis tes intentions , et fais aujourd'hui pour ton fils , ce qu'en pareil cas tu aurois fait pour ma fille..... Mes enfans , aux termes où vous en êtes , la décence s'oppose à ce que vous restiez plus long-tems sous le même toit , sans qu'au préalable les saints nœuds du mariage aient légitimé votre amour ; je vais , de ce pas , ordonner les préparatifs nécessaires pour que le vôtre se célèbre aujourd'hui même.

ST. - CLAIR.

Oui, mon père, aujourd'hui.

FRONTIN.

Monsieur, un moment, s'il vous plaît; permettez que je vous raconte ce qui s'est ici passé pendant votre absence.

DORIVAL.

Je sais; Lisette m'en a dit un mot en entrant.

FRONTIN.

Et ces bijoux, monsieur, qu'en ferons-nous?

DORIVAL.

Nous verrons.

FRONTIN.

Lisette, monsieur, vous a-t-elle aussi parlé de Farollet, et savez-vous ce que c'est que cet homme?

DORIVAL.

Non, tu me conteras cela tantôt.

# SCÈNE IV.

DORIVAL, ST.-CLAIR, SOPHIE, FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur! M. Farollet est là, il seroit bien aise de vous dire bon jour.

FRONTIN, (*à part.*)

Quel effronté coquin!.....

DORIVAL.

Il prend mal son tems.... N'importe, fais-le entrer.



FRONTIN, (à part.)

Examinons un peu sa contenance.

DORIVAL.

(A St.-Clair.) Mon fils, c'est un voisin qui vient quelquefois partager notre solitude.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, FAROLLET.

FAROLLET.

Serviteur à l'aimable compagnie ; salut à vous en particulier, bon et honnête M. Dorival.

ST. - CLAIR.

(A Sophie, après avoir examiné Farollet.)

Voilà un homme qu'il me semble avoir vu quelque part, avançons-nous.

DORIVAL.

Eh bien, M. Farollet ! que nous direz-vous aujourd'hui, les nouvelles sont-elles bonnes ?

FAROLLET.

Excellentes ! monsieur, excellentes ! les acquéreurs des biens nationaux peuvent dormir tranquilles, le gouvernement se consolide ; c'est un fait incontestable.

ST. - CLAIR, (à part, préoccupé.)

C'est du moins là sa tournure et son accent.

DORIVAL.

J'en suis bien aise, d'autant plus qu'à vous dire vrai, je craignois un peu pour l'avenir. Car vous le savez, sous les gouvernemens populaires,

le lendemain , sur-tout , d'une révolution comme la nôtre , on marche presque toujours sur des volcans ; les factieux , les mécontents s'agitent , et alors la Patrie court des dangers. Allons , je vois , avec plaisir , que mes craintes ne se réaliseront point : c'est , sans doute , à la sagesse de ceux qui gouvernent aujourd'hui , que nous devons le calme dont nous jouissons ; ils ont des droits à notre reconnaissance ; et , pour ma part , je leur en sais un gré infini.

F A R O L L E T.

Oh , monsieur ! je n'en doute pas.

S O P H I E.

( *A St.-Clair qui paroît agité* ) Mon ami , qu'avez-vous ? vous me paroissez ému.

S T. - C L A I R , ( *à part , à Sophie.* )

Je ne sais , mais la vue de cet homme me cause un mal-aise indéfinissable. ( *les Silvio paroissent dans le fond.* )

D O R I V A L.

Je vous ai quelquefois parlé , M. Farollet , d'un ami que j'avois à Paris , et qui a péri sur l'échaffaud : je vous ai dit qu'il avoit un fils intéressant par ses malheurs ; j'ai retiré ce jeune homme chez moi , et puisque vous êtes ici , il faut que je vous le présente.

F A R O L L E T.

Monsieur , volontiers , je le verrai avec plaisir.

D O R I V A L.

( *Montrant St.-Clair.* ) Le voilà !

F A R O L L E T.

Que vois-je ?.... Je suis perdu !

S T. - C L A I R.



ST. - CLAIR.

Monsieur, voilà, j'en suis sûr, le domestique qui servoit chez nous lors de l'arrestation de mon père; c'est Lafleur. (*il tire son épée et fait mine de tomber dessus.*)

DORIVAL.

Arrêtez, mon fils! que dites-vous?

ST. - CLAIR.

Oui, c'est lui-même, le malheureux!

DORIVAL.

Ciel! seroit-il possible? (*à Farollet*) connoissez-vous ce jeune homme?

FAROLLET, (*embarrassé.*)

Moi?.... Point-du-tout.

ST. - CLAIR.

Tu ne me connois point, scélérat?...

FRONTIN.

Monsieur, permettez; il en a menti. Ce matin, il m'a dit ici, à moi-même, qu'il s'appelloit Lafleur, qu'il avoit servi à Paris chez un bien digne maître, nommé St.-Clair; qu'il avoit dénoncé la fortune cachée de cet infortuné, et que pour prix de son zèle il en avoit obtenu la moitié; qu'il dise si je mens?

DORIVAL.

(*À Farollet*) Qu'avez-vous à répondre à cela?

FAROLLET.

Moi, monsieur?..... Si j'ai dit cela, c'étoit pour rire.

H

D O R I V A L.

Infâme ! c'étoit pour rire aussi , que vous vous êtes engraisé des dépouilles de mon ami , et que , poussant l'audace à son comble , vous êtes entré chez moi , les mains teintes encore de son sang généreux ! ( *à St.-Clair* ) Mon fils , calmez-vous ; l'émotion que vous cause la rencontre de ce scélérat est naturelle ; mais remettez votre vengeance en des mains plus sûres , il est une justice divine , il est un bras vengeur , tôt ou tard , il atteindra ce misérable , fût-il caché dans les entrailles de la terre. ( *à Farollet* ) Monstre ! sors de chez moi , et n'y remets jamais les pieds.

## S C È N E V I.

DORIVAL, ST.-CLAIR, SOPHIE, FRONTIN, LISETTE,  
LES SILVIO.

SILVIO père.

Que diable ! il ne nous avoit pas compté cela ,  
lui.

F R O N T I N.

Il s'en est bien donné de garde.

S I L V I O père.

C'est bien fait ; il a mérité ce traitement , ça s'appelle rendre justice ; et ce monsieur , est-il quelque chose ici ?

F R O N T I N.

Oui , c'est mon.....

S I L V I O père.

Ah ! j'entends ; c'est votre frère , votre cousin , n'est-ce pas ? ( *à Dorival* ) Monsieur ! je suis votre serviteur.



D O R I V A L.

( *A Lisette* ) Que veut cet homme ?

L I S E T T E.

Monsieur, ce sont les gens aux bijoux.

D O R I V A L.

( *A Silvio père* ) Eh bien, mon ami, que demandez-vous ?

S I L V I O père.

Vous savez, peut-être, que mon fils, que voilà, épouse, aujourd'hui même, mademoiselle Dorival; comme vous êtes de la famille, et que, pardessus, vous m'avez l'air d'un honnête homme, je vous invite à la noce, à la place de ce Farollet, qui, comme vous voyez, est un coquin. Allons, mon fils, dépêchons-nous, prends ta future par la main, présente-la à ce monsieur, et partons de suite tous ensemble. ( *à Frontin* ) Vous voulez bien le permettre, n'est-ce pas ?

F R O N T I N.

Moi, oui.

S T. - C L A I R.

( *A Sophie* ) Mais, ce n'est pas si mal pensé, pour des gens de campagne.

S O P H I E.

Pour moi, je trouve qu'ils nous font beaucoup d'honneur. ( *elle rit.* )

S I L V I O fils.

( *Il prend Lisette par la main, et la présente à Dorival auquel elle fait la révérence.* )

La voilà, citoyen ! la trouvez-vous bien gentille ?

D O R I V A L.

Mon ami, cette fille n'est pas ce que vous pensez. ( *Lisette retourne à sa place.* )

SILVIO fils.

( *A Frontin* ) Que veut-il dire ? expliquez-nous cela, vous !

FRONTIN.

( *Aux Silvio* ) Vous voyez bien ce monsieur ?

SILVIO fils.

Oui.

FRONTIN.

Eh bien ! c'est M. Dorival , mon maître ; et moi je suis son très-humble valet.

SILVIO fils.

Vous badinez ?

FRONTIN.

D'honneur , mademoiselle Dorival , la voilà avec son époux ; et cette fille , ( *montrant Lisette* ) c'est... la suivante de la maison.

SILVIO fils.

Oh cela ! pas possible , c'est trop fort pour être véritable. ( *précipitamment à Lisette* ) C'est-il vrai , ma petite femme , que vous êtes suivante , servante , ici ?

LISETTE.

( *Montrant Dorival* ) Demandez à ce monsieur.

SILVIO fils.

( *A Dorival* ) Dites donc , vous , citoyen !

DORIVAL.

Homme simple , revenez de votre erreur. Mes gens , pendant mon absence , se sont amusés de votre sottise prévention , et ont bien fait. Vous avez donc cru que je donnerois ma fille pour de l'or ? désabusez-vous , et sachez qu'il est encore , en France , des gens qui prisent ce métal à sa juste



valeur. Rentrez en vous-même, cultivez le champ que vous vous êtes rendu propre, et croyez que dans votre état de cultivateur, vous serez plus estimable que couvert de tout l'or du Pérou. Quant aux bijoux que vous avez donné à Lisette, et non point à ma fille, ainsi que vous l'avez cru, reprenez-les; (*Lisette les lui rend*) puisse l'usage que vous en ferez par la suite, vous faire oublier la manière illicite qui les a mis en votre possession, allez.

S I L V I O père.

Mon fils, profitons de cette leçon, ne parlons de rien à ta mère, et allons nous-en.

S I L V I O fils.

Un moment. (*à Dorival*) Ah ça! monsieur, citoyen, suivante ou non, voulez-vous bien permettre que je l'épouse? je l'épouserai, ma foi!

D O R I V A L.

Non, je le lui défends, laissez-nous.

L I S E T T E.

(*Elle lui fait la révérence*) Et moi, monsieur, je ne veux point de vous.

S I L V I O fils.

Alors, madame, c'est différent; je vous salue.

F R O N T I N.

(*L'accompagnant*) Et moi aussi.

S I L V I O fils.

Oh vous! vous êtes un attrapeur.

F R O N T I N.

Oui, citoyen, à votre service.

---

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

DORIVAL, ST.-CLAIR, SOPHIE, FRONTIN, LISETTE.

DORIVAL.

Pour nous , mes enfans , oublions à jamais les  
maux qui ont pesé sur notre malheureuse Patrie ;  
obéissons aux lois de notre pays , faisons le bien ,  
aimons nos semblables , gémissons de leurs tra-  
vers , et corrigeons-les, s'il se peut.

FIN.



